LA VIE AU GRAND AIR

ABONNEMENTS (Édition ordinaire) :
PARIS..... Un an 14 fr. Six mois 7 fr. 50
PROVINCE.. — 15 fr. — 8 fr.
ÉTRANGER. — 20 fr. — 10 fr.

3 Décembre 1899. — N° 64

Rédaction et Administration, 106, boulevard Saint-Germain, PARIS

ABONNEMENTS (Édition de luxe) :
PARIS.... } Un an. 25 fr. Six mois. 13 fr.
PROVINCE
ÉTRANGER — 30 fr. — 16 fr.

3

4

5

6

1. Au signal du départ, concurrents et voyageurs poussent à qui mieux mieux leurs véhicules déchaînés pour les mettre en route. — 2. Sur la route, avant le départ. — Tout le monde a-t-il bien enlevé sa chaîne ? — 3. Mlle Léa Lemoine, en quadricycle, arrêtée par un accident de soupape qui a nécessité près d'une heure et demie de réparations, ce qui n'a pas empêché la vaillante chauffeuse de couvrir la distance en moins de quatre heures. — 4. Rolland, second de la première catégorie, tricycle avec voiturette-remorque, sans changement de vitesse, en 2 h. 7 m. 41 s. — 5. Théodore, vainqueur de la deuxième catégorie, quadricycle Idole avec changement de vitesse, en 3 h. 50 s. 2/5. — 6. Osmont, vainqueur de la première catégorie, quadricycle sans changement de vitesse, en 2 h. 6 m. 18 s. 2/5.

(Clichés J. Beau.) **LE CRITÉRIUM DES DÉCHAINÉS**, organisé par la *Vie au Grand Air* (19 novembre, 100 kilomètres).

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

Départ pour la chasse. — En tête le maître d'équipage, derrière lui la meute de fox-hounds ; en arrière le piqueux à cheval et les veneurs.

LA CHASSE A COURRE DU RENARD

A la lisière d'un bois.
Un veneur écoutant la chasse qui se rapproche.

La chasse du renard n'est point une chasse difficile, car l'odeur forte répandue par cet animal est cause que les chiens tombent rarement en défaut, ou si cela arrive, ils ne tardent pas à le relever : on dit même, j'avoue n'avoir jamais contrôlé le fait, qu'il y a des chasseurs doués d'une finesse d'odorat assez grande pour sentir eux-mêmes le passage d'un renard sans avoir recours aux chiens.

En France le renard est assez commun ; on le chasse peu à courre, ce n'est point à proprement parler une chasse de venerie, mais on le détruit le plus que l'on peut, car il n'y a point dans nos bois d'animal aussi nuisible, de braconnier plus terrible. C'est vraiment prodigieux la quantité de lapins, de lièvres, de perdreaux, sans compter les animaux de basse-cour que détruisent les renards. Si on bouleverse un terrier de renard, on est certain de trouver dans le fond une quantité énorme d'ossements, de plumes et d'ailes. Aussi cherche-t-on à le détruire par tous les moyens possibles; avec lui tout est permis, affût, pièges, bourses et filets ; on peut être impunément empoisonneur ou assassin. On dit avec juste raison : *fin et rusé comme un renard* ; le fait est que cet animal est le type de l'astuce : doué d'un odorat extrêmement fin, il évente hommes et chiens : tout ce qu'il n'a pas vu la veille, lui fait ombrage le lendemain : il calcule, médite, compare et juge bien ; et si par hasard on plante un bâton sur le passage que suit tous les jours un renard, il prendra sur-le-champ une autre route. Aussi faut-il être très bon piégeur pour débarrasser les renards d'une contrée.

Je n'apprendrai à personne que le renard est un animal qui se terre, comme le blaireau, autre intrépide braconnier ; j'ajouterai que le renard sait admirablement bien choisir les endroits pour construire et dissimuler son terrier. Du reste, un jour j'aurai l'occasion de conduire les lecteurs de la *Vie au Grand Air* à une chasse sous terre, et à leur montrer la manière de s'y prendre pour s'emparer des renards et des blaireaux en les chassant dans leurs terriers. Aujourd'hui je ne m'occuperai que de la chasse à courre, qui ne se pratique guère que dans les régions de notre pays où les renards ne sont pas trop nombreux.

Le renard se chasse à courre différemment suivant les pays ; en France, pour ces laisser-courre, on emploie les mêmes chiens que pour la chasse du lièvre, bâtards poitevins, terriers beagles-terriers, griffons de Cossé, bâtards du Poitou ou Gascons saintongeois ; en Angleterre on se sert concurremment du fox-hound avec, pour faire sortir le renard du terrier, le fox-terrier.

Le fox-terrier, direz-vous? J'entends déjà des récriminations, mais le fox-terrier, est un chien d'écurie ou un chien de salon ; c'est un destructeur de rats et de souris : parfaitement, mais le fox est surtout un chien de terrier qui excelle a déterrer le renard et le blaireau ; du reste la race n'en a été créée en Angleterre que pour cet usage. Grâce à sa petite taille, il entre facilement dans les terriers, et comme il est courageux comme pas un, il sait admirablement bien se battre sous terre. Et même, une remarque en passant : la mode a fait adopter pour les fox que nous voyons chaque jour en France, un

Le maître d'équipage au coin d'un bois, attendant, avec le premier relai, le passage de la bête.

Famille de renardeaux, attendant le retour de la maman Renard qui est partie à la chasse. Elle ne reviendra malheureusement pas, car elle a reçu un beau coup de fusil de celui qui a pris cet instantané dans les bois du Coinol, près d'Héricourt (Hte-Saône.)

collier large et à double épaisseur de cuir. Pourquoi? tout simplement parce que ce collier est celui adopté dans les chasses en Angleterre et qu'il préserve les fox des morsures au cou.

Et encore pour bien montrer que le fox-terrier est un chien de chasse, nous pouvons rappeler qu'à l'une des dernières expositions canines de la Société pour l'amélioration des races à Amiens, un chasseur de renards avait exposé une *meute de fox-terriers*.

Ceci dit, revenons à la chasse à courre du renard, en France. Il n'est pas besoin pour cette chasse d'un grand personnel; pas même besoin d'un piqueux : un valet de pied montant bien à cheval suffit, pourvu qu'il connaisse bien le pays et qu'il pique ferme.

La veille ou l'avant-veille de la chasse on fait boucher les terriers, de façon à ce que le renard rentrant de braconner ne se retrouve plus et reste au bois. Comme le renard a bon jarret, il faut plusieurs relais pour le forcer, aussi divise-t-on la meute en quatre ou cinq parties, surtout si les chiens ne sont pas exclusivement dans la voie du renard; il faut toujours avoir au moins deux chiens ne chassant que le renard. Les Allemands ont des *fuchs-hund* excellents pour cela; ces chiens passeraient près d'un lièvre sans mot dire. Quand le renard est lancé, on découple la meute, et la chasse va toute seule : même les mauvais chiens sont bons, car ils sentent à plein nez; et la musique va grand train. Le seul défaut que l'on éprouve en forçant le renard est lorsqu'il se jette à l'eau, mais rarement il la traverse, aussi le retrouve-t-on facilement dans les broussailles ou les fourrés.

Quelquefois il fait tête aux chiens, se défendant avec courage, car le renard est très brave, cent fois plus brave

Les fox-hunters attendant le découpler de la meute.

Un piqueur à pied anglais conduisant deux fox vers les terriers de renards.

que le loup. Et quand le renard est acculé, entouré de tous les chiens, on entend alors le plus harmonieux vacarme qui puisse flatter l'oreille d'un chasseur. En général, il faut plus de temps pour forcer un renard qu'un lièvre; il est vrai que tout dépend de la vitesse de la meute. En France, à part les équipages de Pau et de Biarritz, et celui d'Arcachon, il n'y a pas, à proprement parler, d'équipages de renard; ce sont des équipages de lièvres qui sont dans la voie du renard. Les principaux sont ceux : de M. Raoul Bernard, qui chasse en Gironde avec une meute de gascons saintongeois; il prend annuellement une dizaine de renards; du comte de Boveril, qui chasse en Mayenne avec des bâtards du Haut-Poitou, et prend environ vingt-cinq renards par an, de M. Alain Bourbon, meute de beagle-harriers dans la Mayenne, douze renards par an; du Dr Coillot, en Franche-Comté, meute de chiens de porcelaine; de MM. L. et G. Couët, meute de griffons de Cossé, trente renards par an en moyenne; également MM. L. Gaudineau et le comte de Coulonge, qui chassent le premier dans la Sarthe, le second dans le Maine-et-Loire, ont des griffons de Cossé; MM. Hublot et le comte du Halgouët ont des bâtards du Poitou, et chassent l'un dans la Vienne, l'autre dans la Loire-Inférieure; le marquis de Goulaine chasse en Vendée avec une meute de harriers, et quelques autres encore.

En Angleterre, la chasse au renard est le vrai sport et pour ainsi dire un sport national; autrefois il y avait beaucoup de renards en Grande-Bretagne et en Écosse, mais cette bête malfaisante diminue de plus en plus, les chasseurs à tir ne s'en plaignent pas, mais les *fox-hunters* sont maintenant obligés pour chasser d'acheter des renards vivants sur le continent.

Quand en Angleterre, il y a des renards, s'ils sont au terrier, ce sont les fox-terriers — soit à poil ras soit à poil demi-long — qui les forcent à se déterrer, et on attend que le renard prenne la campagne pour découpler la meute des fox hounds. Mais cette chasse se pratique peu aujourd'hui; on achète des renards, dits renards de sac; ne connaissant point le pays, ils ne se terrent jamais, on les chasse alors au forcer. Une fois le renard lancé, rien ne peut plus arrêter les coursiers dressés pour cette chasse. Les vallées escarpées, les haies, les fossés, les barrières, tout est franchi comme dans une course au clocher. Le cheval suit les chiens, qui suivent le renard jusqu'à ce qu'il soit forcé. La passion de la chasse au renard est si forte chez les Anglais que si quelque chasseur est précipité de son cheval, les autres ne s'arrêtent pas pour lui donner des soins; ils passeront sur son corps pour arriver les premiers à la piste du renard. Ce sont des cris, des transports; vous croiriez assister à une chasse fantastique; si la moitié des chasseurs devait périr en se cassant le cou, cela n'empêcherait rien.

La colonie anglaise qui vient chaque année dans le Béarn a introduit ces chasses dans le midi de la France.

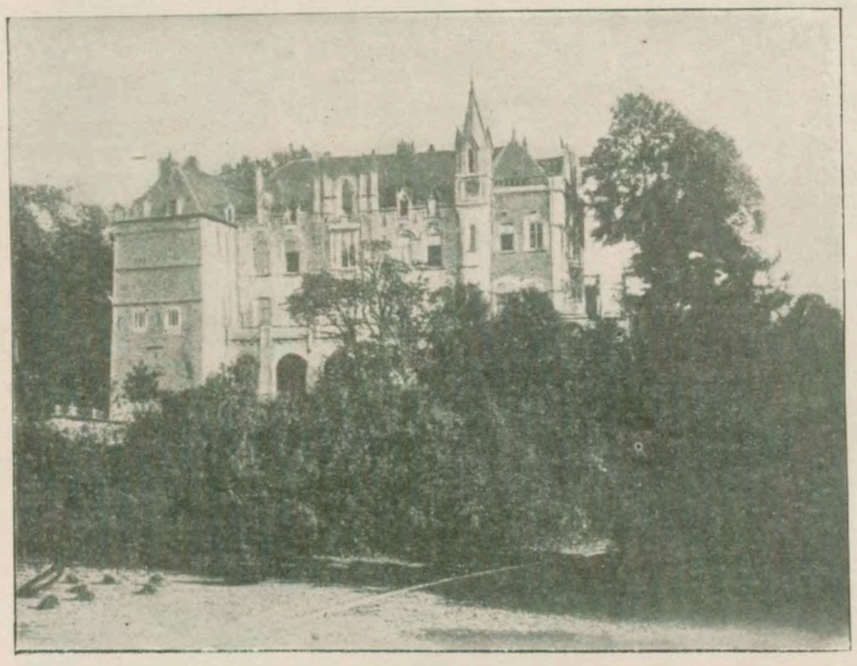
Pau et Biarritz possèdent d'excellents équipages de chasse au renard sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir.

Paul Mégnin.

L'équipage d'Arcachon, à M. Henri Vergez.

Une Fête Artistique à Chimay

Patrie, le beau drame de Sardou, et *Gringoire*, l'exquise comédie de Théodore de Banville, viennent d'être représentés sur la scène du château historique que le prince de Chimay possède dans la province de Hainaut.



Le château de Chimay.

Ce théâtre dont les dispositions rappellent un peu celles de la Bodinière fut construit par la célèbre Mme Tallien qui devint plus tard princesse de Chimay. C'est là que nombre d'œuvres retentissantes virent pour la première fois le feu de la rampe, car ce château a de tous temps été un centre littéraire et musical. Chérubini, Isabey, Lemercier, de Bériot et Auber s'y sont retrouvés à maintes reprises et leurs noms s'enroulent aujourd'hui autour des balustres des galeries de la salle.

Pour la représentation de *Patrie*, la scène avait été machinée avec les derniers perfectionnements, et les décors brossés avec une exactitude de détails vraiment remarquable.

L'interprétation, bien que ne comprenant que des amateurs, a été absolument irréprochable.

Le prince de Chimay, dans le rôle de La Trémouille, a soulevé les applaudissements unanimes de l'auditoire. Sa haute stature évoquait à merveille le souvenir de ces grands seigneurs d'autrefois devant lesquels tout le monde en France s'effaçait.

Le prince Pierre de Caraman-Chimay a été tout à fait à la hauteur du rôle écrasant de Rysoor. Le comte de Mun, dans le rôle de Karloo et M. de Tinan dans celui du duc d'Albe ont eux aussi recueilli leur part de succès.

La comtesse Alice de Caraman-Chimay, dont le jeu ressemble un peu à celui de Mme Sarah Bernhardt, a été une étonnante Dolorès, et la princesse Pierre de Caraman-Chimay une exquise Dona Rafaele.

Les autres rôles étaient tenus par les membres du cercle dramatique de Chimay, dont le prince est président d'honneur.

Le prince de Chimay, bien que chef d'une des plus grandes maisons de Belgique et membre de la Chambre des représentants de ce pays, est très connu à Paris où il séjourne quelques mois chaque année dans son coquet pied à terre de l'Avenue du Trocadéro. Agé de quarante et un ans, il est fils du prince Joseph de Chimay et d'une française née de Montesquiou-Fézensac.

G. WILMANT.

(Cliché Otto.)

Le prince de Chimay dans le rôle de la Trémouille de *Patrie*, représentée sur le théâtre du château de Chimay.

Meyers | V. Breyer | Banker | Tomaselli

(Cliché J. Beau.)

LE TEAM AMÉRICAIN.

Notre confrère Victor Breyer vient de partir pour l'Amérique emmenant avec lui un *team* de coureurs, composé de Banker, Tomaselli et Meyers, qui prendront part à une série de courses aux États-Unis. Victor Breyer nous enverra au cours de son voyage une série d'articles illustrés sur les sports en Amérique.

Un Intermagasins pédestre

Le Comité intermagasins, composé des représentants des grands magasins de nouveautés de Paris et qui organise chaque année une série de fêtes sportives a clôturé la saison par une réunion pédestre. Cette réunion qui s'est disputée le 19 novembre sur la piste du Racing Club, gracieusement mise à la disposition des organisateurs, a remporté le succès ordinaire de ces meetings. Le soleil même s'était mis de la partie ; aussi une influence considérable se pressait-elle autour des barrières de la piste de la Croix-Catelan.

Les débuts des « magasins » en course à pied ont été très honorables. Nous donnons ci-dessous les portraits des gagnants des quatre épreuves.

M. V.

Leclerc (Bon Marché.) (800 m. steeple) | Cottier (Samar.) (100 m. handicap) | Chaduc (B. M.) (400 m. scratch) | Launay (Print.) (1500 m. scratch.)

(Cliché J. Beau.)

LES VAINQUEURS DES MAGASINS.

A la Recherche des Léonides

La *Vie au Grand Air* ne pouvait sans mentir à son titre et sans faillir à son programme se désintéresser du grand événement astronomique qui, dans le milieu de ce mois de novembre, a lancé outre-nuages tant de savants français et étrangers.

L'Aéro-club, la Société française de Navigation aériennne, l'Observatoire de Paris, celui de Meudon, celui de Strasbourg, celui de Saint-Pétersbourg avaient mobilisé qui, leurs aéronautes, qui leurs astronomes pour assister, loin des bas-fonds brumeux de l'Océan atmosphérique, au passage des Léonides.

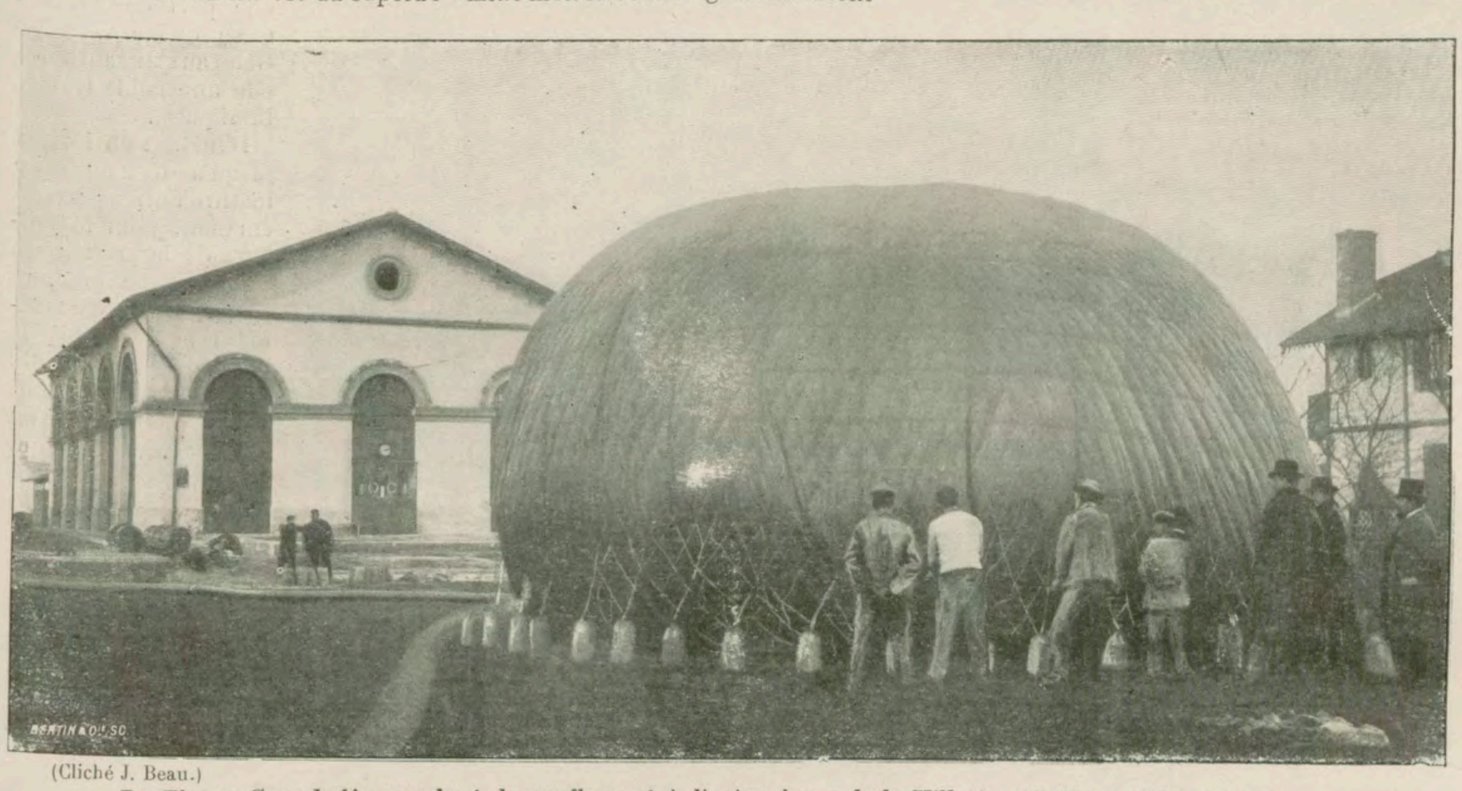
Un essaim de ces petits astres éphémères, vieux débris de la comète Tempel qui a perdu sa queue dans les batailles sidérales, devait venir à proximité de notre planète dans les nuits du 14 au 15 et du 15 au 16.

Dans la première de ces nuits, le comte H. de La Vaulx, le comte de Castillon de Saint-Victor, M. Tikhoff et M. Lespicau, à bord du ballon l'*Aéro-Club* observaient le chiffre rond de cent étoiles filantes.

Dans la seconde les aéronautes du *Centaure*, MM. de Fonvielle et Mallet n'en rencontraient qu'une douzaine au grand regret de Mlle Klumpke qui représentait en cette expédition aérienne l'Observatoire de Paris. Un peu plus favorisés, ceux de l'aérostat la *Vie au Grand Air*, partis sous les auspices de notre Revue avec une mission plutôt artistique que scientifique, notaient en cours de route dix-huit traits lumineux rayant les ténèbres dans les parages célestes de la constellation du Lion.

La *Vie au Grand Air* est un superbe « mille mètres cubes » gracieusement affreté par M. Cassé. Le commandement du bord appartenait à M. Vernanchet, président de l'École normale d'aérostation et les observations étaient confiées à notre peintre spécialiste des scènes aériennes, M. Henry Dumoutet assisté de M. Valentin.

(Cliché J. Beau.) M. Henry Dumoutet. Louis Vernanchet. Ed. Valentin.
La nacelle de *La Vie au Grand Air* avec les explorateurs.



(Cliché J. Beau.)
***La Vie au Grand Air*, pendant le gonflement à l'usine à gaz de la Villette (15 Novembre, 3 heures**

Voici en abrégé les impressions que nos voyageurs nous ont rapportées de là-haut, illustrées par les croquis pris dans la nacelle.

Départ de l'embarcadère aérien de l'usine à gaz de la Villette, le 16 novembre à une heure et demie du matin. Le lâchez-tout prononcé dans l'ombre a toujours un caractère solennel et impressionnant. Le ballon pénètre dans l'atmosphère et disparaît aux yeux des spectateurs du départ comme s'il tombait dans un lac d'encre.

Du haut de la nacelle, Paris, grâce à ses rues illuminées, reste au contraire longuement visible.

La Vie au Grand air poussé par un vent faible d'est-sud-est laisse à gauche l'église du Sacré-Cœur, les Batignolles, et va traverser la Seine à l'île de Puteaux.

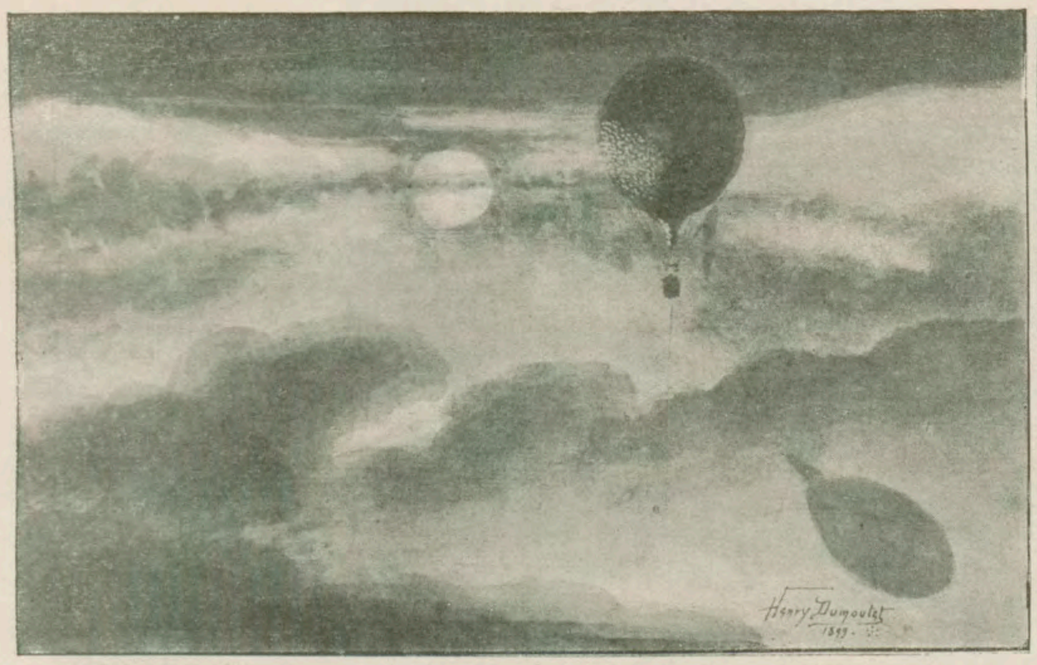
Une brume légère couvre la terre : à travers sa fine gaze transparente on distingue encore les routes brillantes comme des fils d'argent, cousus sur un drap noir.

A deux heures, le sol paraît s'assombrir encore : une tache d'un brun intense passe sous la nacelle, c'est la forêt de Saint-Germain.

La vallée de la Seine, le cours du fleuve avec ses méandres capricieux et le miroir terni de ses eaux

4 heures. Effet de lune. L'astre est entouré d'un halo nimbé en forme de croix. Altitude : 300 mètres.

2 h. 45 à 3 heures, la *Vie au Grand Air* traversant l'océan aérien des nuages éclairés par la lune. Altitude : de 300 à 500 mètres.



De 4 heures à 4 h. 1/2. La lune disparaissant dans les nuages, projection de l'ombre du ballon. Altitude : 400 à 450 mètres.

De 5 à 6 heures, apparition de la lumière zodiacale.

défilent au fond d'un précipice de 300 mètres où les vapeurs dégagées du sol semblent étager de mouvantes assises de rochers.

Au zénith le ciel est pur la constellation du Lion brille de tous ses feux mais aucune étoile filante ne jaillit encore du point radiant où les regards les cherchent.

La lune s'est levée. Un halo l'environne de sa douce auréole, tandis que l'ombre circulaire et énorme de la *Vie au Grand air*, projetée en arrière de la marche galope par les campagnes à la suite du guide-rope dont l'extrémité de temps en temps effleure le sol.

Parfois l'astre disparaît complètement dans les nuages, d'autre fois il émerge en partie puis jaillit brusquement de sa vaste cachette et semble jouer à cou-cou avec l'aérostat.

Un moment il s'entoure d'un brillant halo dont certains rayons dirigés verticalement et horizontalement lui donnent l'aspect d'une hostie dans un ostensoir.

Jusqu'à Évreux la Terre par échappée, apparaît à travers les interstices du brouillard. Mais à partir de là, la brume couvre tout d'un voile impénétrable, il est alors 2 h. 40.

Le ciel, en haut n'en continue pas moins de rester pur. A 2 h. 40 apparaît la première étoile filante : elle part de Régulus et se dirige vers les Gémeaux laissant après elle une faible traînée lumineuse.

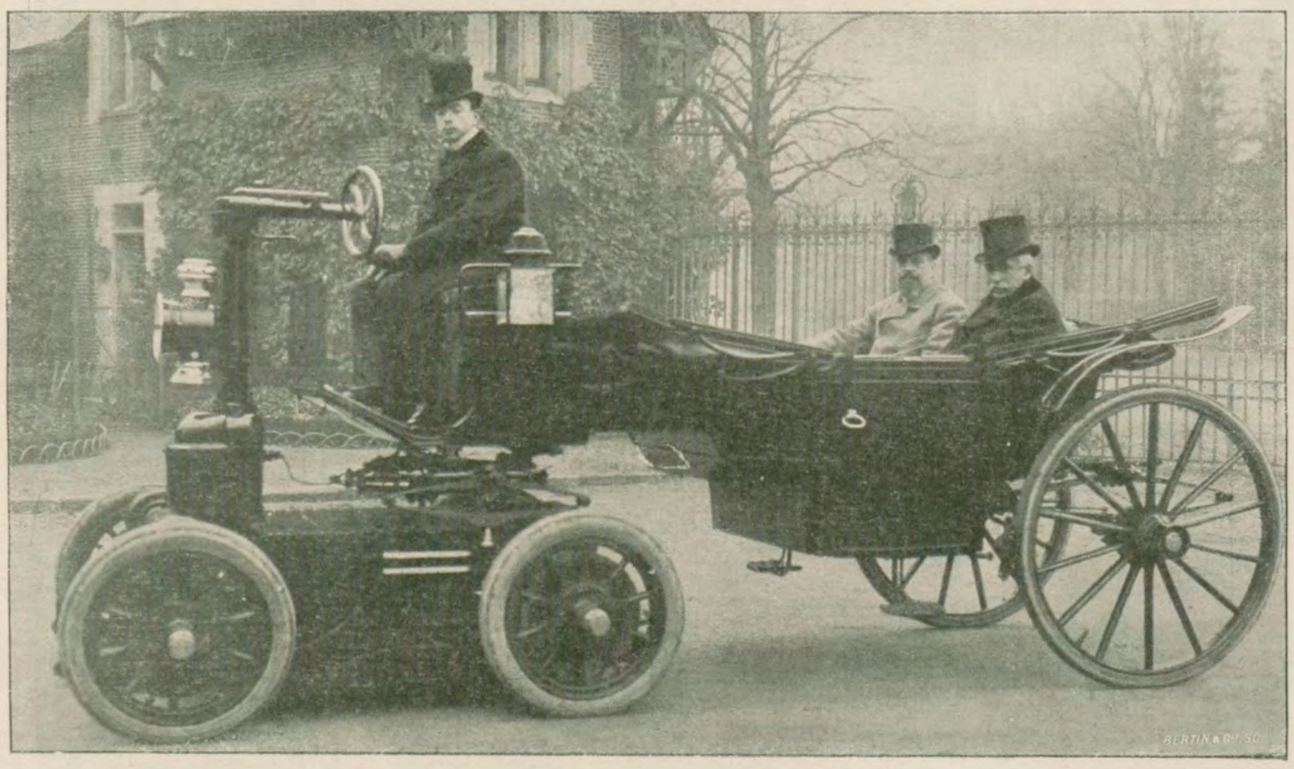
D'instant en instant jusqu'à 6 heures du matin d'autres passent, émanant pour la plupart de la crinière du Lion. Somme toute, les Léonides abondamment représentées la nuit du 14 au 15, étaient relativement rares dans la nuit du 15 au 16. Voilà ce qui n'avait pas été prévu et ce que les ascensions aérostatiques seules pouvaient établir. En effet, les astronomes restés à terre n'ont absolument rien vu par suite de la brume.

L'atterrissage s'est effectué près de Bayeux à 3 km. de la mer. La nacelle a touché terre sur un tas ou plutôt une montagne de pommes. Il fallait s'y attendre au pays du cidre.

EMMANUEL AIMÉ.

(*Dessins de Henry Dumoutet.*

Observation des Léonides de 2 h. 40 à 6 heures du matin, dix-neuf étoiles dans le radiant du Lion.



Le Grand duc Alexis.

Le Grand duc Alexis faisant une promenade au Bois, dans un landau traîné par le « boggie » Heilmann.

Le Cheval Mécanique

Comme tous les membres de la famille du Tsar, le grand-duc Alexis est un fervent « chauffeur ». Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce qu'il ait voulu se rendre compte par lui-même, dans une promenade au Bois, de l'excellence du *bogie* Heilmann, que d'aucuns ont assez justement dénommé le « cheval mécanique ».

En effet, ce bogie, qui s'établit à pétrole ou à électricité, s'attelle indifféremment à tous les genres de carrosserie ; et il les rend immédiatement automobiles sans rien leur enlever de leur confort et de leur stabilité. Un seul automoteur suffit pour traîner tour à tour coupé, victoria, phaëton, omnibus, voiture de livraison, etc., et l'opération se fait en quelques minutes. Cet automoteur se dirige du siège même du véhicule remorqué.

La photogravure ci-contre représente le « bogie » d'essai. Ceux qui sortiront prochainement de l'usine de Saint-Denis, affecteront une forme plus esthétique.

Pour de plus amples renseignemeuts sur la nouvelle invention de M. Heilmann, s'adresser à M. le comte de Golstein, 15, rue de la Pépinière. G. de L.

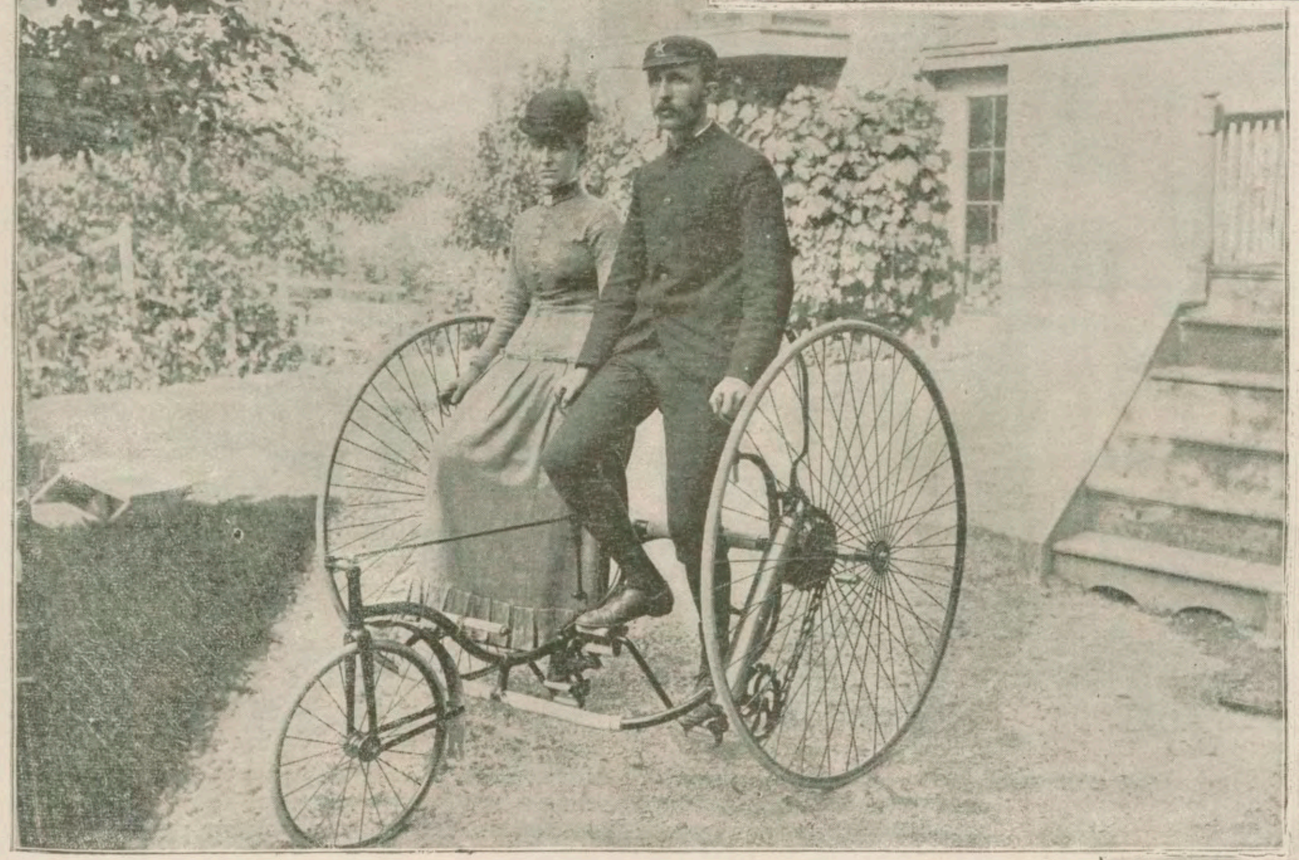
Les Cycles de nos Pères

(Suite [1])

DANS un précédent article, j'ai parlé de l'invention de Macmillan, l'inventeur de l'équilibre à bicyclette. Macmillan ne se contenta pas de construire. Il expérimenta. Le 6 juin 1842, il quittait sa forge avec, et sur son instrument, il arrivait à Old Cumnock (Ayrshire) le même soir et atteignait Glascow le jour suivant. Dans la campagne, peu d'obstacles s'étaient présentés à lui, et il avait pu très allègrement parcourir la route. Dans la ville, il n'en fut plus de même. La foule l'empêcha de rouler tranquillement ; sa curiosité antipathique le gênait, et désireux de lui échapper, il perdit son sang-froid, monta avec son bicycle sur le trottoir et, malheureusement, renversa un enfant.

Toute sa vie, Macmillan regretta cet incident et pour lui être désagréable, il suffisait de le lui rappeler. Le lendemain de cette malheureuse arrivée à Glascow, Macmillan était appelé à la cour de police de cette cité (notre tribunal de simple police, à nous autres Français) et condamné par elle à une amende de cinq shillings.

Trois touristes en tricycles. Des trois modèles qu'ils avaient adopté, seul celui du milieu, le *cripper* a subsisté et est devenu le tricycle actuel, avec des roues moins hautes.



Le premier sociable. A en juger par la physionomie des cavaliers, le cyclisme conjugal ne réveillait pas en eux d'idées bien folâtres!

Donc, cyclistes, songez lorsqu'un agent vous procès-verbalisera, que c'est la loi fatale à laquelle vous n'échappez pas, et que Macmillan lui-même, le premier homme qui se tint en équilibre sur deux roues, paya son entrée dans la vie vélocipédique, le second jour où il sortait, d'une amende assez peu justifiée.

Sa gloire, du reste, n'en est nullement ternie. Par chance, quelques journaux — car vous pensez si la presse se saisit de l'incident et conta mille faits extraordinaires sur ce cavalier unique — quelques journaux, disons-nous, rapportèrent l'accident d'une façon fidèle. Le *Glasgow Herald,* puis le *Dumfries Courier* n'insérèrent qu'un compte-rendu exact de la rencontre de l'enfant et de la machine, et l'on doit à ces deux publications — en comparant à leur récit celui des autres gazettes de connaître l'origine exacte de la vélophobie — maladie qui tend à disparaître de nos jours, mais qui a longtemps sévi, et à l'état aigu (voyez *Gaulois*).

Quoi qu'il en soit, et pour prouver que, même négative, la publicité est le meilleur collaborateur qui se puisse trouver, l'aventure de Macmillan fit connaître son invention ; on la copia en Dumfriesshire et en Ayrshire, et l'une de ces copies plus ou moins modifiée fut payée 7 livres par Thomas Mac Call, Kilmarnock, natif du district de Macmillan, à un médecin anglais qui autorisa la reproduction et la vente de sa machine.

L'on voit donc bien qu'au moins au même titre que Michaux, Macmillan, forgeron de Courthill est digne de prendre place parmi les inventeurs à qui doit aller la reconnaissance des vélocipédistes. Les compatriotes ont depuis longtemps reconnu cette vérité. Sur la maison bien simple et bien modeste qu'habitait Macmillan, sur les murs même de la forge où fut construit son bicycle, une plaque commémorative a été appliquée. Et sur sa pierre tombale, dans Keir Churchyard, ces faits historiques ont été notés. Il était bon que tous les cyclistes français les apprennent à leur tour. Macmillan ne doit pas, ne peut pas être ignoré d'eux.

Pourtant, et quel que fut le développement apporté à l'usage de la machine nouvelle par Macmillan, relativement rares étaient encore ceux qui s'en servaient ; et même il est très probable que peu à peu se serait perdu l'usage des deux roues. si, vers l'année 1866, n'était venu de France un

Une pionnière du cyclisme féminin. Ne rappelle en rien les habituées du Bois de Boulogne.

(1) Voir le numéro 63.

Le tandem Rotary. Sur cette machine bizarre, on faisait fort bien de la route, mais il ne fallait pas essayer de virer à gauche.

nommé Pierre Lallement qui ajusta une paire de manivelles à la roue de devant de son instrument.

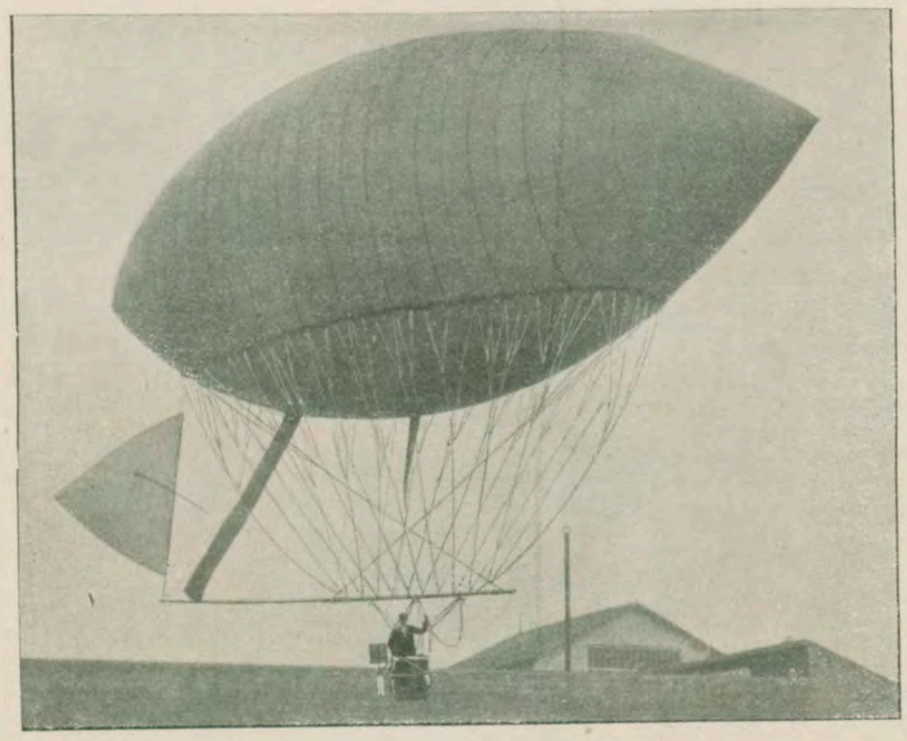
On a dit, il est vrai, que de semblables manivelles, avaient été adaptées aux tricycles à roues de bois qu'on rencontrait parfois en Angleterre. Il est possible qu'il leur ait emprunté cette addition, bien qu'en pareille matière toute affirmation absolue soit bien délicate. Mais en tous cas ce que l'on peut déclarer hardiment c'est que l'intervention des manivelles amena vite un grand nombre d'adeptes à la machine, qui est alors assez pratique. Et l'on sait que, dès qu'elle est pratique, une invention quelconque est assurée du succès en Angleterre. Le « secoueur d'os » ou le « briseur d'os », comme on appelle maintenant cet ancêtre de nos fines machines de coureur ou de touriste, est introduit dans le pays (1869). Il n'a rien de particulièrement élégant, et surtout ne donne aucune élégance à son cavalier, on l'a pu voir par la photographie que nous en donnions dans notre précédent numéro. Pourtant des groupes déjà se forment. Le cycliste nait, et le cyclisme aussi. La culotte que depuis longtemps on ne voyait plus, fait à nouveau apparition, et la casquette aussi, et l'insigne... tout ce qui plus tard fera le touriste parfait.

Mais ce n'est pas l'apanage exclusif de la jeunesse que l'usage de la locomotion nouvelle. L'omnicycle permet à tous de connaître les joies de la route. On a bien l'air un peu emprisonné, comme dans une cage. Mais les dangers sont moindres, aussi, encore qu'une chute avec l'attirail de l'homme dont nous avons donné le portrait, qui n'est pas M. Drumont, mais qui lui ressemble, ne doive pas être des plus bénignes.

La compagne de l'homme commence à prendre place à côté de lui, et l'on obtient ainsi le sociable. Nous donnons la reproduction d'un des premiers sociables. Elle risque même une promenade, puis une autre, puis encore une autre, seule, à machine. Et les lecteurs de la *Vie au Grand Air* auront ici le portrait de l'une des pionnières du cyclisme féminin. Pour emmener bébé, il y a des machines spéciales, qui sont même assez spéciales comme on pourra le constater par l'illustration. Ce que l'on pourra constater aussi, c'est la taille extraordinaire du papa. Après le tandem à deux places, le tandem à six places. Cette machine un peu encombrante est encore utilisée en Angleterre au Collège Royal des aveugles qui peuvent ainsi goûter les joies du cycle, conduits par un clairvoyant. J Amy.

(*A suivre.*)

Le multicycle à tiroirs. On peut ajouter autant de fois deux roues et deux cavaliers qu'on le désire, mais la vitesse est en raison inverse du nombre des roues.



(Cliché J. Beau.)

M. de Santos-Dumont, dans son ballon à moteur le « Santos-Dumont nº 3 », avec lequel il a fait récemment d'intéressantes expériences de dirigeabilité. Ce ballon cube 500 mètres. Il mesure 20 mètres de long et 7 m. 50 dans son plus grand diamètre.

Silhouettes d'Escrimeurs

Camille Prévost

Le classicisme fait homme. Le tireur à l'attitude rêvée. Le modèle des escrimeurs présents et futurs. Théoricien, démonstrateur et praticien. D'une élégance parfaite sur la planche, dans son costume de gala. Pétri d'amour-propre, considère chaque assaut comme une grande bataille. Personne au monde ne sait comme lui arrondir un bras gauche et s'asseoir sur les jambes. Par de subtils trompements de fer, sa pointe déjoue les tentatives de son adversaire jusqu'au moment où il juge l'instant favorable pour se fendre gracieusement et poser délicatement sa touche sur le plastron adverse.

Ne peut pas souffrir un coup mal exécuté ou contraire aux règles. Un temps pris à tort a le don de l'exaspérer. Très homme du monde, il est fort apprécié à l'*Épatant* dont il est le professeur. Ne fait parler de lui que lorsque cela en vaut la peine. Et si son jeu provoque souvent de légitimes applaudissements il évite, pour sa part, tout ce qui est bruit de mauvais goût. Les assourdissants appels de pied ne sont pas son genre, ni les exclamations.

« Fleuret et Académie », telle pourrait être sa devise.

Louis Perrée.

(*Dessin de Séguin.*)

Camille Prévost.

Les tribunes de l'hippodrôme du Var, à Nice, vues de la pelouse.

Les Premières Courses de Nice

L'exode vers les rives ensoleillées de la Côte d'Azur s'annonce très heureusement cette année. Mais quel cadre plus propice au développement de la vie au grand air, au triomphe des sports que celui de ce pays age tout de joie et de lumière, s'offrant en tentation et en beauté, dans l'éblouissant éclat de son soleil et la splendeur embaumée de ses fleurs?

Après avoir tâtonné pendant une quinzaine d'années sur les réjouissances qu'il convenait d'organiser comme fêtes d'ouverture de saison, c'est aux réunions hippiques que l'on a donné la préférence.

Ce meeting de novembre, qui sert de prélude aux grandes fêtes de l'hippisme de janvier, comprenait deux réunions, fixées au dimanche 12 et au mercredi 15. Qu'il nous soit permis d'abord de constater au point de vue mondain l'entière réussite de ces réunions, premières venues au programme des festivités niçoises.

Le dimanche aussi bien que le mercredi, l'hippodrome du Var dont chaque saison se plaît à renouveler la séduisante parure, a été le lieu de rendez-vous des hôtes du littoral.

Le temps lui-même était de la partie, égayait du flamboiement radieux de son soleil, ces deux intéressantes réunions.

Le côté sportif ne l'a cédé en rien, en intérêt, au côté mondain.

Les écuries du nord avaient envoyé des représentants et on a revu avec plaisir les couleurs de M. Camille Blanc, du vicomte d'Harcourt, du marquis de Tracy, de MM. Chédeville et de Bartholomew. Les écuries du midi avaient comme principaux représentants les chevaux de MM. le comte F. de David Beauregard, W. Canaple, Massot, Saulaville, Arnaud, Rivière, Audier, etc.

Le dimanche notamment les champs étaient des plus fournis. Le prix Carabacel qui ouvrait la réunion comprenait un lot de dix chevaux.

Bertie, la jolie jument de M. Y. Gadola, ménagée jusqu'à la ligne droite, passait le poteau en tête, après une très belle lutte avec Dammarie.

La victoire de Marjolaine, dans le prix du Var, a été particulièrement remarquée. La pouliche du comte de Beauregard a soutenu avec Casilda une lutte superbe, qui s'est terminée à son avantage.

Dans le prix du Commerce Niçois, le clou de la journée, Semiramis, s'est adjugé facilement la première place, battant Simonica, très tuyautée.

Le prix de la Condamine qui se disputait en dernier est revenu à Thibet. Brigantine qui venait cependant de fournir deux bonnes courses à Marseille n'a pas lutté.

Le dimanche a marqué le krack des favoris. Les honneurs de cette journée ont été pour l'écurie C. Blanc qui a remporté les deux gros morceaux de la journée: le Prix du Littoral avec Thibe, et le Grand Prix Municipal avec Bania. Coronadorat avantagée par le poids, a gagné facilement le prix de Beaulieu, handicap de clôture.

Et pendant tou'es ces épreuves, c'était sur la pelouse

Un coin du pesage.

comme devant les tribunes du pesage et comme au paddock, un défilé de jolies femmes en fraîches toilettes. C'étaient des reconnaissances d'habitués de nos plages qui ne s'étaient pas retrouvés depuis l'an dernier, des propos aimables et des félicitations pour la Société des courses de Nice qui avait eu ainsi le bon esprit, de permettre aux hôtes de ce bienheureux pays, de se retrouver au retour des lointaines villégiatures, de renouer les relations interrompues par l'exode estival.

Le succès de ces réunions est une preuve de plus de la part toujours plus grande que prennent les manifestations de la *Vie au Grand Air*, dans les préoccupations de l'élite aristocratique habituée de ces rives, qu'est né le projet de la création de ces deux réunions de novembre, qui viennent d'être donné avec un suffisant succès sur l'hippodrome du Var.

La Société des Courses de Nice n'a qu'à s'applaudir de cet heureux essai.

Et c'est sous l'excellente impression de cette belle journée et de ce bon sport, que l'on a déserté l'hippodrome du Var où la vie renaîtra en janvier, alors que les grandes épreuves, celles que pour l'an prochain on rêve de doter d'un prix de cent mille francs, carillonneront bruyamment leur triomphe!

(*Clichés Gilletta*). Aristide Véran.

Le paddock.

(Cliché Reutlinger.)

Mme SIMON GIRARD

Qui vient de remporter un brillant succès dans la reprise de la *Belle Hélène*, aux Variétés.

A propos du " Faubourg "

Nous reproduisons ici le portrait des deux principaux interprètes de la nouvelle pièce que vient de donner le théâtre du Vaudeville : La charmante *Margit* du *Faubourg*, Mme Raphaële Sisos ; le toujours impeccable *Prince d'Entragues*, M Guitry ; enfin, le jeune auteur M. *Abel Hermant*.

(Cliché Paul Boyer.)

M. Guitry, qui vient de créer le Prince d'Entragues du *Faubourg*.

Mlle Raphaële Sisos, dont les traits si fins, l'allure aristocratique, l'extrême douceur ont fait le succès, est une Parisienne, méritant à plus d'un titre d'être ainsi qualifiée : elle est née à Paris et s'y est vite créée un nom.

Ce fut — il y a quelques années — la plus brillante élève de Got et de Bressant et, comme tout premier prix de Comédie du Conservatoire, elle débuta à l'Odéon en 1878 dans la *Fontaine des Beni-Menad*. Vous ne vous souvenez peut-être plus très nettement de cette œuvre... et vous êtes bien excusable, c'est une pièce qui a été rejoindre dans les ombres de l'oubli beaucoup de comédies jouées, applaudies et .. trépassés ! Mlle Sisos se fit remarquer dans le *Voyage de M. Perrichon*, l'*Honneur et l'Argent*, le *Klephte*, etc. Passant alors la Seine, elle fit ses débuts sur *celle* (Oh ! pardon !) du Vaudeville dans *Le plus heureux des trois*, l'*Amour*, *Clara Soleil*. Elle retourne ensuite à ses premières amours — chacun n'en est-il pas là ! — et nous la revoyons rayonnante à l'Odéon dans *Numa Roumestan*, *Beaucoup de bruit pour rien*, l'*Aveu*, l'*Arlésienne*.

Mais les théâtres des Boulevards la guettaient, ils l'appellent, elle accourt et, en 1890, débute au Gymnase dans l'*Obstacle* ; elle demeure pensionnaire admirée de la Maison « toujours fine, toujours aristocratique, toujours très douce ». On la voit encore dans le *Maître de Forges*, cette comédie qui se joua 1.000 fois (ce qui fit dire à quelqu'un : ce n'est plus le *Maître de Forges* c'est le *Kilomètre de Forges* !...). Le Vaudeville la posséda en 1895 dans *M. le Directeur* et enfin le *Faubourg* est tout heureux de se voir interprété par elle.

M. Guitry, le très mondain, le très correct est, lui aussi — et ô combien ! — le Parisien parisiennant. Il est né en 18... mais pourquoi dire l'âge de cet excellent comédien ? il porte trente ans au plus et, si vous le voulez bien Mesdames, nous lui laisserons pendant longtemps encore cet âge qui est celui des braves... et des amoureux !

Il fut élève de Montrou et débuta, en sortant du Conservatoire, dans *la Dame aux Camélias*, ce fut l'Armand Duval rêvé ; son talent s'affirma dès sa première création, successivement, dans l'*Age ingrat*, *le Fils de Coralie*, *Andréa*. Tenté par l'or des Boyards, il se fit applaudir pendant plusieurs années en Russie et, à son retour, aida au succès des pièces qu'il interpréta à l'Odéon, au Grand Théâtre où on le vit remporter un triomphe dans *Lysistrata*, puis à la Renaissance où, aux côtés de Sarah Bernhardt, il se tailla de mérités succès.

Dans *Amants*, Guitry se classa comme l'un des premiers comédiens que nous ayons l'heur de posséder.

Depuis qu'il foule les planches du Vaudeville, ses créations hors de pair l'ont rendu ndispensable à la réussite des comédies qui s'y succèdent et, quand un auteur conçoit un role de Parisien, homme d'esprit un peu blagueur, un peu sceptique, que doivent rechercher les faveurs féminines, ce sont toujours les traits de Guitry qui s'estompent entre les lignes qu'il trace.

(Cliché Reutlinger.)

M. Abel Hermant, l'auteur de la nouvelle pièce du Vaudeville.

(Cliché Reutlinger.)

Mme Raphaële Sisos, qui vient d'ajouter à ses nombreuses créations celle du rôle de Margit dans le *Faubourg*.

L'auteur, Abel Hermant est un jeune dans l'acception vraie du mot ; il est jeune par l'âge, trente-huit ans, par l'apparence, vingt-cinq et par son œuvre.

Observateur aussi fin que décidé à fouailler ses contemporains, il étudie tous les milieux, passe au crible de sa satire les travers et les petits côtés de la vie parisienne.

Abel Hermant avait tout d'abord fait choix de la carrière du professorat, et l'École Normale le compta parmi ses forts-en-thème. Le naturalisme le tenta ensuite ; mais son stage, bien que très bien vu de cette école, ne fut pas de longue durée, le temps d'être aussi jugé et félicité par ses maîtres de Goncourt et Zola. Ce furent d'abord ses œuvres littéraires : *la Surintendante*, le *Frisson de Paris*, *le Sceptre*, j'en cite trois... il y en a vingt !...

Dans ses essais de mordante ironie le théâtre le devait attirer à son tour et il nous donna : *La Meute*, chez Sarah, comédie qui fit crier les uns, fit peur aux autres et se battre le prince de Sagan, on s'en souvient. Vint après *La Carrière*, *Les Transatlantiques* au Gymnase, enfin, en dernier lieu, *Le Faubourg*.

Les diplomates sourirent presque tous, en écoutant *La Carrière*, la suite des représentations dira si « le Faubourg » fera de même, en se voyant portraicturé. On cherche s'il y a des « *clefs* » dans la comédie nouvelle. S'agit-il de M. de X ou de la marquise de Z ? De grands noms se murmuraient tout bas, chaque fois que M. Hermant levait le rideau sur une pièce nouvelle ? en sera-t-il de même dans *le Faubourg* ?...

Géo Lange.

Nous avons le regret d'informer nos lecteurs que les numéros 3, 4, 5, 6 et 7 de la *Vie au grand air* sont complètement épuisés. Nous serions preneurs de ces numéros.

AVIS
AUX
Amateurs photographes

Nous recevons quotidiennement de nos lecteurs des photographies dont on nous demande la reproduction dans notre revue. Nous remercions bien sincèrement nos amis de cette attention, mais nous leur rappelons que, pour être utilement employées, il faut que ces photographies soient :

1° Parvenues dans nos bureaux avant le *vendredi matin 10 heures* pour paraître dans le numéro du samedi suivant :

2° Tirées le plus clair possible et d'une *netteté absolue ;*

3° Accompagnée d'une légende explicative *très détaillée ;*

4° D'un format 9 × 12 *au minimum.*

Nous serons toujours très heureux de reproduire dans nos colonnes les épreuves photographiques qui rempliront ces conditions.

Autre recommandation essentielle : prendre les personnages *le plus près possible.*

Les Théâtres

VAUDEVILLE : *Le Faubourg*. — BOUFFES-PARISIENS : *Shakespeare*. — VARIÉTÉS : *La belle Hélène*.

La semaine dernière a été, au point de vue théâtral, très brillante. Coup sur coup, le Vaudeville, les Bouffes et les Variétés ont donné. Il y a des soirs où le Boulevard se distingue.

Depuis le commencement de la saison, le Vaudeville n'avait pas été très heureux. L'absence de Madame Réjane semble toujours une gêne pour ce théâtre. Il est vrai que Mlle Drunzer nous reste, mais Mlle Drunzer n'est pas encore une étoile. Vous m'objecterez qu'il y a aussi Mme Daynes-Grassot. Parfaitement. Mais c'est un autre genre.

Cette fois, dans *Le Faubourg*, l'étoile, c'est Mme Raphaële Sisos. Délicieusement blonde et délicatement jolie, mais parlant avec une volubilité qui s'atténuera, je l'espère, — car on croirait toujours qu'elle va prendre le train, Mme Sisos incarne, dans la nouvelle pièce de M. Hermant, une jeune Hongroise qui s'amourache d'un jeune homme très titré, descendant d'une illustre famille française, M. Alain d'Entragues. Un mariage s'ensuit.

Malheureusement, à peine la chère Hongroise, qui répond au nom de Margit, est-elle mariée qu'elle délaisse son époux pour aller en compagnie d'un sien beau-frère et d'autres amis courir les restaurants à la mode. Elle en profite pour casser des assiettes jusqu'à trois heures du matin. Une femme qui aime à ce point démolir une innocente vaisselle n'a pas une vertu bien solide. Vous ne serez donc pas étonnés d'apprendre qu'elle a distingué un parent par alliance, M. Eddy Galland, lequel voulant sans doute justifier son nom lui fait une cour assidue. De plus celui-ci a une supériorité sur le mari. Tandis que M. d'Entragues, épris d'idées charitables, va porter la bonne parole aux malheureux dans les faubourgs, ce qui dénote un esprit rêveur, M. Eddy Galland, lui, se contente de faire du sport et de s'exercer à des virages étonnants dans les vélodromes. Ce sportsman a des muscles, et c'est pourquoi Margit l'admire.

Aussi ai-je été un peu étonné quand, après une conversation avec une ouvrière qui lui confie qu'elle est malheureuse en ménage, parce que, mariée à un Italien, elle souffre de la cohabitation avec un étranger, Alain d'Entragues découvre que ses souffrances proviennent aussi de ce qu'il a épousé une étrangère. Il déclare que les races ne peuvent se mêler. Hélas! non. Le débat n'est pas là. Toute la mésentente entre Margit et lui vient de ce qu'il préfère consoler les malheureux au lieu de monter en automobile, et de battre des records. Qu'il se montre homme d'action, qu'il fasse de l'athlétisme au besoin, et la femme l'aimera. Il n'est pas besoin d'épouser une étrangère pour avoir des accidents aussi facheux que celui d'Alain dans la vie. En France, les coureurs, en Espagne, les toréadors, en Angleterre, certains jockeys vous diront que s'ils ont des succès féminins, ils ne les doivent pas à ce que les maris ont épousé des étrangères. C'est parce qu'ils courent des dangers qu'ils émerveillent certaines âmes sensibles, lesquelles vont jusqu'à la chute. En remontant même plus loin que le déluge, notre bonne mère Eve ne donna-t-elle pas l'exemple avec le Serpent ?

Là est, à mon sens, le grave défaut de la pièce de M. Abel Hermant. Car il est des étrangères de nature très calme, très douce et très tranquille: si Alain d'Entragues fût tombé sur l'une de celles-là, il eût probablement été très heureux.

Mais à Margit, — après une très belle scène de violence, au troisième acte, où il se montre un homme, — Alain n'oppose que des phrases mélancoliques, dans lesquelles perce constamment l'aigreur d'un esprit désabusé. Ne soyons donc pas surpris si Margit, nature ardente et passionnée, s'ennuie avec lui et si tous deux, d'un commun accord, rompent la chaîne qui les liait. D'Entragues n'était pas de force à la porter. Il aurait pu s'en douter avant le mariage.

Malgré ces réserves, la pièce de M. Abel Hermant est une œuvre de grande valeur. On y retrouve le fin ouvrier de lettres qu'est l'auteur. Le dialogue est vif, nerveux ; il y a des morceaux d'une facture superbe.

Et je ne suivrai pas quelques-uns qui ont reproché à M. Hermant d'avoir fait des caricatures de certains de ses personnages. Dès qu'on met en scène une comtesse ou une marquise et qu'on leur arête des tics ou des ridicules, tout de suite on prie aux fantoches. Comme si dans le Faubourg, ainsi que dans tous les mondes, on ne rencontrait pas des ridicules ! Nous connaissons telles femmes du monde qui, à la ville, semblent presque jouer leur charge.

Il faut louer M. Guitry qui est admirable de tenue, de naturel et de vérité dans le rôle de d'Entragues. A la répétition générale, il fut rappelé quatre fois. Je crois qu'on s'est trompé en distribuant le personnage de Galland à M. Grand ; c'est un comédien sûr, un artiste adroit ; mais il n'a pas la carrure d'épaules qui eût convenu à son personnage ; louons encore Mlle Caron, charmante ; Mme Samary, digne, et Mme Juliette Darcourt, de grâce souple et distinguée.

Et comme nous sommes au Vaudeville, un petit bravo aux décors et aux costumes. Que de robes pailletées, chère Madame ! J'en ai encore mal aux yeux.

***

« Tra la la ! Tra la la ! Dzim, dzim... boum ! boum ! »

Ces diverses onomatopées vous indiquent que du sévère nous allons passer au plaisant.

En avant deux ! Chaîne des dames ! Voici l'opérette et ses joyeux flonflons.

Contrairement à ce que l'on déclare volontiers, elle ne semble pas sur le point de mourir, l'opérette. Le tout est de rajeunir les cadres et de nous donner des livrets d'un tour nouveau.

MM. Paul Gavault et P. L. Flers viennent de le prouver dans la pièce nouvelle, accompagnée d'une partition du délicieux fantaisiste Gaston Serpette, qu'ils ont fait représenter aux Bouffes.

Connaissez-vous les auteurs ? L'un, M. Paul Gavault, est blond, de visage très blanc, avec une petite moustache dont il tire les poils avec énergie. Un sourire légèrement narquois lui donne un air de se moquer du monde qui n'est pas pour me déplaire. Ancien professeur, il fit du journalisme comme tous les professeurs ; mais ce que ne font généralement pas ses ex-confrères, il écrivit des pièces. Et il eut, et il a, et il aura encore beaucoup de succès.

Quant à son collaborateur, M. P. L. Flers, il a signé une foule de revues, toutes célèbres. Mince, élégant, très brun, l'œil vif, la moustache retroussée, c'est un paquet de nerfs qui vibre au moindre choc. Si vous désirez voir un auteur très parisien qui habite la campagne, en voici un. Et il tire de l'aviron et aussi de l'épée ! C'est une de nos « primas spadas ». Je l'ai vu sur le terrain. Tous mes compliments. Il donne une fière idée de l'escrime française.

Mais il était moins ému que le soir de la première. Et comme je le comprends !

Quant à Serpette, qui ne le connaît pas ? Le cheveu un peu grisonnant, il va dans la rue, aimable et fin, regardant avec curiosité les pantins du boulevard qu'il connaît si bien, s'agiter devant lui, toujours un cigare aux lèvres, se divertissant à faire des mots. Sa grande joie, c'est de prendre un bateau et de s'en aller en mer. Il en a une autre : c'est de partir en Algérie où il va surveiller ses vignobles qui produisent d'excellent vin. Vous pouvez vous adresser à lui. Vous serez bien servi.

Grâce à la réunion de ces trois auteurs si vivants et si gais, *Shakespeare*, leur dernière opérette, a été un gros succès.

C'est une farce joyeuse où nous voyons une gitane très amoureuse, Consuelo se lamenter parce que son fiancé, Miguel, un loyal Espagnol (de plus conspirateur), s'est fait prendre par les Anglais, au moment où ceux-ci procédaient à l'occupation de Gilbratar. L'aventure se passe au moment où la Révolution française vient d'avoir lieu. Le loyal Espagnol a cette chance — qu'on ne rencontre que dans les opérettes — de voir arriver un colporteur parisien, Brutus, et sa douce maîtresse, la charmante Éponine. Ceux-ci s'emploieront à le délivrer. Ils se substitueront à un certain Anglais, Winning Post et à sa fille, attendus par le gouverneur qui veut faire pendre Miguel. La femme du gouverneur, amoureuse légèrement ridicule de l'Espagnol, aidera elle-même à l'évasion de ce dernier.

Et *Shakespeare?* C'est un caniche, un joli caniche, très intelligent qui sert à amener le dénouement, en reconnaissant ses vrais maîtres.

La pièce est enlevée de verve par M. Jean Périer qui jusqu'ici jouait les amoureux mélancoliques et auquel on ne pourra plus appliquer le vers fameux : « Ta douleur du Périer, sera donc éternelle? »

Car jamais comédie ne fut plus gaie et plus en dehors. Autour de lui, s'empressent Mlle Mariette Sully, puissante et fine, Mlle Taurol-Baugé, de même charmante, M. Regnard qui joue très bien avec son ventre, Mlle Eveline Janney, une blonde exquise, au talent qui progresse. Il y eut aussi Mlle Laporte qui grince et M. Lamy, un comique réjouissant.

Je n'ai qu'un regret : c'est que Shakespeare, le vrai, ne soit plus là. Il se serait bien amusé à voir la pièce à laquelle, il prête son nom.

***

Et sonnez, encore cymbales ! Rugissez, cuivres ! Tonnez, grosse caisse !

Nous voici, aux Variétés, avec *La Belle Hélène*.

« Dis-moi, Vénus, dis-moi, t'en souviens-tu ? » T'en souviens-tu des héroïnes qui interprétèrent *La Belle Hélène?* Ce furent Schneider que je ne vis pas, ayant encore à ce moment la douce joie de bégayer, puis Anna Judic et Jeanne Granier que mon âge me permit d'applaudir.

Aujourd'hui, c'est Mme Simon-Girard. Elle est bien sage, cette artiste. Et quand elle chante qu'elle va faire cascader sa vertu, hum ! Sa cascade nous rappelle le restaurant du même nom, au Bois, un jour de noces bourgeoises. Enfin ! on ne doit demander à une artiste qu'elle nous donne seulement ce qu'elle est capable de donner. Et Mme Simon-Girard chante bien. Et le public l'aime ainsi.

Quant au ténor qui joue Pâris, il ne manque pas d'une certaine adresse, puis il rappelle Dupuis, quand nous le voyons de profil. C'est déjà quelque chose d'évoquer les anciens, ne serait-ce que par le profil.

Mais autour de ces deux protagonistes, il y a Mlle Lavallière qui est bien la plus piquante des artistes du moment et le trio bouffe Albert Brasseur épique, Guy, lequel me rappelle avec sa barbe un banquier autrichien qui tournât mal, et Baron, qui avec sa tunique et ses bandelettes autour du front, donne assez l'illusion d'une vieille concierge habillée en Grecque, un soir de mi-carême.

Tout cela va, emporté dans un mouvement de joie et de folie, avec un plaisir des yeux continus Quand Samuel, accompagné de Landolff, se met à faire les choses, ce n'est pas très bien, c'est simplement merveilleux. Et cette fois, ça l'est.

Quant aux décors, ils sont étonnants. Le soir de la première, je me suis risqué sur la scène. A chaque minute, si vous n'avez pas l'habitude, vous risquez de recevoir quelque chose par la tête. On décore des gens pour avoir traversé le Soudan. On pourrait décorer ceux qui traversent la scène des Variétés, en ce moment, pendant un entr'acte. Le péril me semble plus grand.

La meilleure nouvelle pour Samuel, le directeur des Variétés, c'est que grâce à *la Belle Hélène*, il fera le maximum pendant de nombreux soirs.

Mines grecques, mines d'argent.

AUGUSTE GERMAIN

MAISON FONDÉE EN 1844
Tapis d'Orient
L. DALSEME & fils
18, rue Saint-Marc PARIS

PNEUMATIQUE
Michelin
CLERMONT-FERRAND
Le Père des Démontables.

Vital
PNEUMATIQUE

Le Gérant : VICTOR VOINOT.
6441 CORBEIL. — Imprimerie ED. CRÉTÉ